

## LE PATRIARCHE SUR LES PLANCHES DU THÉÂTRE DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE

*Barbara Innocenti*

Università degli Studi di Firenze

Nous nous concentrerons notamment sur la représentation que certains dramaturges de la période révolutionnaire et impériale ont voulu donner de Voltaire ; des dramaturges qui ont décidé de mettre en scène une tranche de la vie du philosophe, en imposant au public de l'époque une image bien définie de celui-ci. Nous allons essayer ici de tracer les contours de cette image. Il ne s'agira donc pas de s'arrêter sur l'énumération des pièces représentées ou publiées au cours de cette période et qui voient Voltaire comme le personnage principal ou secondaire de comédies, de drames, de faits historiques, de vaudevilles et de tragédies<sup>1</sup> ; il ne s'agira pas non plus de considérer ces œuvres comme des indices « de la gloire posthume du Philosophe de Ferney à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle »<sup>2</sup>. Nous allons essayer en revanche de nous en tenir exclusivement à l'image particulière de Voltaire que certains dramaturges de l'époque en question ont voulu faire ressortir au sein de leurs pièces : une image qui se « condense » et se concrétise, justement, avec des modalités et des formes que nous allons voir, dans celle du « patriarche ». « Patriarche de la Révolution », « père des opprimés », « défenseur des faibles », « roi des humbles », « sauveur de l'humanité souffrante » : telles sont certaines des dénominations avec lesquelles le personnage de Voltaire est apostrophé sur scène. Mais aussi (bien que de façon minoritaire) « patriarche des incrédules et des athées », « Antéchrist », « roi des pédérastes ». Le philosophe, selon le cas, s'est vu attribuer dans les œuvres théâtrales des caractéristiques positives (« le bon patriarche Voltaire, précurseur de la Sainte Révolution ») ou négatives (« le mauvais patriarche Voltaire, fils de l'Antéchrist »). C'est sur les mécanismes de construction, au théâtre, de ces deux visages différents

<sup>1</sup> Voir Frederick A. Spear, *Bibliographie analytique des écrits relatifs à Voltaire*, Oxford, Voltaire Foundation, 1992, p. 428-432.

<sup>2</sup> Voir Ling-Ling Sheu, *Voltaire et Rousseau dans le théâtre de la Révolution française (1789-1799)*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, coll. « Études sur le XVIII<sup>e</sup> siècle », 2005, p. 9.

du philosophe de Ferney que nous allons nous attarder, en partant du visage peut-être le plus connu, à savoir celui, positif, du « bon patriarche ».

Avant de progresser dans l'analyse de l'ensemble des textes que nous avons recueillis, il est utile de rappeler que les années qui vont de 1780 à 1830 ont vu l'affirmation « de la mode » (tel est le terme utilisé par un journaliste du *Courrier des spectacles* en 1804<sup>3</sup>) de la représentation de la vie des Grands Hommes sur les scènes de théâtre. L'utilisation du terme *mode* était pourtant sans doute inappropriée pour comprendre les raisons de la naissance et de l'énorme succès d'un courant dramaturgique qui s'était surtout développé pendant la période révolutionnaire. En effet, ce n'était pas exclusivement pour respecter le nouveau goût du jour que les spectateurs avaient accouru en masse au théâtre pour applaudir, dès le lendemain de la prise de la Bastille, les hauts faits d'écrivains et de philosophes qui avaient vécu dans un passé plus ou moins récent (Molière, Racine, Corneille, Descartes, Montesquieu, Rousseau, Helvétius, Gessner, mais aussi Scarron, Collé, Piron, Favart, Dusfresny, Mme de Sévigné, etc.<sup>4</sup>). Il existait des causes beaucoup plus profondes à la création de ce genre d'œuvres et au succès qu'elles ont remporté : des causes liées de façon indissociable à ce qui à maintes reprises a été défini comme « la mentalité révolutionnaire », fruit des événements qui s'étaient succédé à un rythme impressionnant dans la société de l'époque<sup>5</sup>. On sait que l'une des premières préoccupations des acteurs d'un événement qui semblait « avoir soudain changé le destin de la France et de toute l'humanité, redonnant

168

3 *Courrier des spectacles*, 3 janvier 1804, p. 2. L'expression est insérée dans un article dédié à la première représentation du *Shakespeare amoureux* d'Alexandre Duval.

4 Ce type d'œuvres, qu'on pourrait définir comme *pièces à auteurs* ou à *acteurs* (puisque on y met en scène une tranche de vie d'écrivains ou d'acteurs célèbres) eurent un grand succès public pendant la période révolutionnaire et impériale. Les critiques ne furent pourtant toujours favorables à ces comédies, où souvent la vie privée et familiale des Grands Hommes « était mise à nu ». Voici ce qu'écrivait par exemple Geoffroy à propos d'une pièce d'Andrieux, *Molière avec ses amis ou la soirée d'Auteuil*, représentée pour la première fois sur le Théâtre-Français le 5 juillet 1804 : « Il est plus facile de faire des pièces sur Molière, que d'en faire comme Molière : c'est honorer très médiocrement ce père de la comédie que de mettre sur la scène ses faiblesses et ses petites misères domestiques : pour le louer dignement, il faudrait l'imiter [...]. Nous avons vu à Louvois, *Molière chez Ninon* ; nous l'avons vu chez lui avec ses amis, dans la rue de Chartres ; le Théâtre-Français possède *La Maison de Molière* : Molière est partout. [...] C'est peut-être manquer d'égards pour les héros de notre littérature, que de nous le présenter ivre et dans un état qui dégrade l'humanité. Cette bagatelle de M. Andrieux est au-dessous de son auteur, au-dessous du théâtre où elle se produit » (Julien-Louis Geoffroy, *Cours de littérature dramatique ou Recueil par ordre de matières des feuilletons de Geoffroy, précédé d'une notice historique sur sa vie*, Paris, P. Blanchard, 1819-1820, 5 vol., t. V, p. 446).

5 Sur les rapports existant entre mentalité révolutionnaire et création dramatique, nous nous permettons de renvoyer le lecteur à notre texte *I Sogni della ragione: la rappresentazione dell'Altro sul teatro della Rivoluzione francese* [*Les Rêves de la Raison : la représentation de l'Autre sur le théâtre de la Révolution française*], Arezzo, Bibliotheca Aretina, 2010.

à la fin la lumière au monde plongé dans des siècles d'obscurité »<sup>6</sup>, avait été de rendre hommage à ceux qui avaient contribué au fil du temps, avec des actes ou des mots, « à la victoire de la lumière sur les ténèbres, de la raison sur l'ignorance, de la justice sur la tyrannie »<sup>7</sup>. La transformation de l'église de Sainte-Geneviève en Panthéon, décrétée par l'Assemblée nationale, a constitué la réalisation la plus éclatante de la volonté, perçue à plusieurs niveaux dans la société de la période, d'assurer le souvenir des défenseurs et des précurseurs de la Révolution pour la postérité, et notamment de ces mêmes précurseurs qu'on s'était empressé de rebaptiser dès les premiers jours « les pères du Monde Nouveau », aussitôt représentés en effigies sur une myriade d'estampes, gravures, peintures, objets artistiques et artisanaux.

Placé au centre de la nouvelle société révolutionnaire en tant que moyen privilégié d'instruction publique mais aussi comme « caisse de résonance » des idéaux et des principes découlant des journées de juillet 1789, le théâtre avait voulu lui-même rendre hommage aux Grands Hommes, devenant, à l'instar de l'église de Sainte-Geneviève désormais transformée en Panthéon, un lieu de mémoire. Ce concept est bien rendu par l'auteur de la pièce *Les Deux Panthéons ou l'Inauguration du Théâtre du Vaudeville*, représentée en 1792 : dans l'introduction à l'édition imprimée il revendique pour le Théâtre du Vaudeville, dont la salle était en général connue comme « Panthéon de la rue de Chartres », la possibilité de devenir « l'enceinte des dieux », dans laquelle peuvent re-vivre non seulement les dieux mythologiques mais aussi ceux du Monde Nouveau<sup>8</sup>. Théâtre comme re-créateur de vie donc, en mesure de perpétuer le souvenir et de faire revivre les hauts faits des Grands Hommes : ceux-là mêmes par exemple dont on avait accompagné triomphalement les restes dans l'ultime demeure majestueuse qui leur avait été destinée par l'Assemblée nationale et auxquels le théâtre était, de quelque façon, à même de redonner vie, sous les yeux étonnés non seulement de ceux qui ne les avaient jamais connus, mais aussi de ceux qui les avaient rencontrés, aimés, admirés. On connaît le récit de la profonde impression provoquée auprès du public, au moment de son entrée en scène, par l'acteur qui, avec une ressemblance confondante, interprétait Jean-Jacques

6 *Nouvelles éphémérides de l'Assemblée nationale*, n° 2 (8 août 1789), p. 4.

7 *La Bouche de fer*, n° 26 (décembre 1790), p. 6.

8 Augustin de Piis, *Les Deux Panthéons ou l'Inauguration du Théâtre du Vaudeville*, fragments en trois actes, en vers, mêlés de vaudevilles, représentés pour la première fois à l'ouverture du Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres, au local ci-devant appelé Panthéon, à Paris, se trouve à la salle du Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres et à l'Imprimerie de la rue des Nonaindières, janvier 1792, p. 1.

Rousseau dans la pièce de Bouilly *Jean-Jacques Rousseau à ses derniers moments*<sup>9</sup>. La veuve de Rousseau, qui se trouvait dans la salle, s'était évanouie à sa vue :

L'acteur chargé de rendre le personnage de Rousseau l'avait fidèlement copié car, aussitôt, un cri de satisfaction s'éleva dans le public. La plupart des spectateurs l'avaient, sans doute, connu ou du moins souvent rencontré. On cria : Bravo ! à l'acteur, et la veuve de Rousseau, qui se trouvait dans la salle, tomba sans connaissance<sup>10</sup>.

Le patriarche de Ferney a été représenté avec le même réalisme par les auteurs qui, en fonction des circonstances, ont eu l'honneur de l'interpréter. Dans la plupart des pièces étaient mis en scène des épisodes concernant les dernières années de sa vie, où les auteurs essayaient de dépeindre sa « vieille honorable » mais surtout « son aspect patriarcal ». Le succès a été presque toujours énorme : tous les journaux de l'époque ont fait l'éloge de l'acteur Vertpré, par exemple, qui a joué le rôle du philosophe dans la pièce *Voltaire, ou Une journée de Ferney*<sup>11</sup>. Dans le *Journal de Paris* du 24 février 1799, on peut lire :

Le citoyen Vertpré, chargé du rôle de Voltaire, a saisi avec beaucoup d'habileté le costume, le jeu de figure et le caractère vif et malin du grand homme : aussi cet acteur a-t-il été vivement applaudi<sup>12</sup>.

170

- 
- 9 Jean-Nicolas Bouilly, *Jean-Jacques Rousseau à ses derniers moments*, fait historique en un acte et en prose, représenté pour la première fois au Théâtre-talien le 31 décembre 1790, Paris, Brunet, 1791. Dans son « Avertissement », Bouilly affirmait avoir utilisé dans ses dialogues beaucoup d'expressions du même Rousseau par « souci de réalisme » : « Pour mettre Jean-Jacques sur la scène, pour le représenter tel qu'il était, il m'a fallu lui faire parler absolument son langage, et me servir de ses propres paroles. On en trouvera beaucoup dans ce petit ouvrage, dont elles sont et l'ornement et la base » (p. 1). C'est le même procédé qu'il utilisera au moment de la création de *René Descartes*, trait historique en deux actes et en prose, à Paris, chez Barba, an V [1796] : « Le fond de cet ouvrage, ainsi que la majeure partie de ses détails, sont véritablement historiques. C'est dans une lettre de Descartes à sa mère que j'ai puisé le trait que je retrace ; c'est dans les écrits de ce philosophe, et principalement dans l'éloge qu'en a fait Thomas à l'Académie française, que j'ai recueilli ses belles maximes, les particularités les plus remarquables de sa carrière. Enfin, pour le montrer vivant, et tel qu'il était, pour le faire connaître à cette grande portion du peuple qui, sans doute, ignorait jusqu'à son nom, j'ai rappelé souvent ses propres paroles ; j'ai peint ses mœurs, son caractère ; je l'ai suivi surtout dans les détails de la vie privée, miroir toujours fidèle de ce que nous valons et de ce que nous sommes » (« Au lecteur », p. 2-3).
- 10 August von Kotzebue, *Paris en 1790 : souvenirs de voyage*, traduits et annotés par M. Ch. Rabany, s.l., s.n., 1894, p. 80. Rousseau fut interprété par l'acteur Granger, qui fut loué à plusieurs reprises dans les journaux de l'époque.
- 11 Augustin de Piis, Jean-Baptiste Radet, François-Georges Desfontaines, Pierre-Yves Barré, *Voltaire, ou Une journée de Ferney*, comédie en deux actes mêlée de vaudevilles, représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville le 19 février 1798, Paris, Barba, 1802.
- 12 *Journal de Paris*, 24 février 1799, p. 3.

Un grand enthousiasme avait été soulevé quelques années auparavant par l'acteur Saint-Phal, qui avait joué le rôle du Patriarche dans la pièce *La Bienfaisance de Voltaire*<sup>13</sup> ; l'engouement du public avait été tel que l'auteur, Willemain d'Abancourt, voulut remercier publiquement les interprètes dans l'introduction de l'édition imprimée de sa pièce dramatique :

Peu de pièces ont été jouées avec plus d'ensemble et de précision que *La Bienfaisance de Voltaire*. Mlle Thénard, entre autres, et M. Saint-Phal ont rendu, l'une le rôle de Mme Calas, et l'autre celui de Voltaire, avec une vérité dont le Théâtre de la Nation peut seul offrir le modèle<sup>14</sup>.

Représentée pour la première fois le 30 mai 1791, la pièce (qui est centrée sur l'affaire Calas) est située dans le château de Ferney, où le philosophe, entouré de la veuve Calas (qui a sans doute assisté à la première représentation de la pièce) et de ses enfants<sup>15</sup>, reçoit la nouvelle de la réhabilitation de la mémoire de Jean Calas, saluant cette victoire comme celle « de toute l'humanité souffrante ». Au-delà du contenu historique et anecdotique de la pièce même, il est intéressant de remarquer la façon dont le dramaturge construit soigneusement l'image du Patriarche. C'est Sophie Calas qui en trace, dans la première scène, un portrait initial, riche de significations :

13 Willemain d'Abancourt, *La Bienfaisance de Voltaire*, pièce dramatique en un acte et en vers, représentée pour la première fois sur le Théâtre de la Nation le lundi 30 mai 1791, Paris, Brunet, 1791.

14 *Ibid.*, « Avertissement », p. viii. La pièce est conçue par son auteur comme un hommage à l'auteur de la *Méropé*, qui développa en lui, dès son enfance, « le germe de la poésie ». Mais c'est aussi une tentative de venger le philosophe de ses détracteurs : « Sans cesser de rendre justice aux hommes de génie qui ont élevé la France au-dessus des Anciens et des Modernes, Voltaire a dans mon cœur toujours obtenu la préférence. J'en fais l'aveu d'autant plus volontiers, que je ne suis pas le seul à qui cette façon de penser appartienne : aussi me suis-je toujours empressé de la mettre au jour, dans les moments même où la calomnie s'élevait avec le plus de force contre lui. Ce sentiment profond, que je n'ai craint de manifester, m'a valu quelques injures de la part de certains journalistes qui protégeaient ouvertement ses ennemis ou plutôt ceux de l'humanité. J'en ai fait gloire, espérant toujours que la postérité, plus juste, le vengerait tôt ou tard de ses détracteurs. Le moment est venu plus tôt que je ne le croyais. Les honneurs mérités décernés à ses cendres ont enflammé mon imagination ; j'ai eu l'ambition, peut-être indiscrete, de mêler ma faible voix à celle de la patrie ; et, sans prévoir les suites d'une entreprise aussi périlleuse, je me suis élané dans la carrière, au risque de manquer le but, quitte pour m'écrier, avec notre bon La Fontaine : "J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris" » (p. v-vi).

15 Personnages de la pièce : Voltaire ; Mme Calas ; Sophie, fille de Mme Calas ; Pierre Calas ; M. de La Salle ; Mme Dupuis, petite-nièce du grand Corneille ; Jeanne, servante de Mme Calas ; un laquais. D'Abancourt justifie ainsi la présence de Mme Dupuis dans sa pièce : « C'était originellement Mme Denis, nièce de Voltaire, que j'avais introduite dans ma pièce ; mais la veille de la première représentation je jugeai que le personnage de la petite-nièce du grand Corneille, que le défenseur de Calas venait de doter, serait plus théâtral, et je fis en conséquence les changements nécessaires » (*ibid.*, p. 3).

Le ciel daigna prendre en pitié nos maux  
Nos jours furent marqués par des succès nouveaux  
Nous avons obtenu l'amitié du grand homme,  
Qui, voyant d'un même œil Londres, Genève et Rome  
De l'humanité seule a défendu les droits,  
Et dévoilé les torts des ministres des lois<sup>16</sup>.

À l'instar d'un nouveau Christ envoyé par le Ciel pour défendre l'humanité souffrante, le philosophe, à même d'embrasser du regard Londres, Genève et Rome, est présenté implicitement comme le porte-parole d'une nouvelle religion, au centre de laquelle se trouve la valeur de la tolérance :

VOLTAIRE

172

Les préjugés sont bannis de ces lieux  
L'humanité, voilà ma boussole et mes dieux !  
J'abhorre les tyrans, nés de la barbarie :  
À les combattre en vain j'aurais passé ma vie ?  
Non ; j'oppose à leurs coups un effort éternel.  
Qu'importent le pays et la religion ?  
Dans l'homme je vois l'homme : est-il bon ? Je l'estime,  
Égaré, je le plains ; mais lui ferais-je un crime  
D'avoir un sentiment qui diffère du mien ?  
De la société c'est rompre le lien.  
Qu'on soit juste, il suffit : le reste est arbitraire<sup>17</sup>.

Écrasé par le poids des années mais avec un esprit indompté, Voltaire apprend, dans la dernière scène, de la bouche de La Salle, que le tribunal a décidé de réhabiliter la mémoire de Jean Calas. C'est la victoire du Patriarche, aux pieds duquel se prosterne l'humanité tout entière, incarnée dans ce cas par la famille Calas :

PIERRE CALAS

Mon digne bienfaiteur ! Il est vengé mon père !  
L'honneur nous est rendu ; le triomphe est complet.

VOLTAIRE

Le monstre est terrassé, je mourrai satisfait.

<sup>16</sup> *Ibid.*, scène première, p. 15.

<sup>17</sup> *Ibid.*, scène 6, p. 26.

PIERRE CALAS, *montrant Voltaire*

Voilà notre vengeur : sans lui, sans son courage,  
De nos persécuteurs nous épuisons la rage :  
Tombons tous à ses pieds.

(*Madame Calas, Sophie, Pierre Calas et Jeanne se jettent aux pieds de Voltaire*)<sup>18</sup>.

« Lutteur infatigable » et « esprit juste », « le digne et respectable vieillard » est présenté aux spectateurs du Théâtre de la Nation comme le père de cette même révolution qui fera passer l'humanité vers un avenir heureux et plus juste. C'est Voltaire en personne, sur scène, qui l'annonce :

VOLTAIRE

Ainsi le fanatisme est encor tout puissant ;  
Ainsi l'homme en crédit écrase l'innocent !  
Il me faudra tomber dans la nuit éternelle  
Avant que la raison d'une force nouvelle  
Investisse les lois, et de tout l'univers,  
Par un heureux accord, brise à jamais les fers ;  
Mais il viendra l'instant où la philosophie,  
Établissant partout une juste harmonie  
Tirera la raison des fers du préjugé  
Et nos neveux verront l'homme libre et vengé.  
Ils verront tôt ou tard l'odieux despotisme  
Rentrer dans le néant avec le fanatisme,  
Et les peuples, soumis à de plus justes lois,  
Rétablis pour toujours dans leurs antiques droits.  
Ah ! Que de ce beau jour la brillante clarté  
À tous les cœurs bien nés paraîtra vive et pure !  
Je ne le verrai point ; mais mon cœur, m'en assure<sup>19</sup>.

<sup>18</sup> *Ibid.*, scène 9, p. 37-38.

<sup>19</sup> *Ibid.*, scène 9, p. 36. La pièce se termine par une allusion aux honneurs que la postérité ne manquera pas de lui rendre : « Pour prix de mes travaux, un prêtre fanatique / Abusant sans pudeur d'un pouvoir tyrannique / Peut-être osera-t-il, au nom d'un Dieu de paix / À mes mânes errants refuser un cyprès ; / Mais il luira, trop tard au gré de mon attente, / Le jour où dans Paris ma cendre triomphante, / Malgré le préjugé, recevra les honneurs / Que lui décerneront d'heureux législateurs / Et dans un temple auguste, ouvrage du génie, / Parmi les noms fameux des fils de la patrie / Le mien, qu'ils y liront, de nos derniers neveux / Peut-être attirera les regards et les vœux ; / Peut-être ils se diront : "Défenseur de nos pères, / Il a de la raison reculé les barrières ; / Et, premier créateur de notre liberté / De ses tyrans détruits vengé l'humanité." / France ! J'ai combattu soixante ans pour ta gloire : / Il fallait t'éclairer, je l'ai fait : j'aime à croire / Qu'un jour tu sentiras le prix de mes bienfaits : / Vainqueur des préjugés, je ne mourrai jamais » (scène 9, p. 43-44).

La première représentation de la pièce *La Veuve Calas à Paris, ou le Triomphe de Voltaire*<sup>20</sup> a lieu à peine deux mois après. Le sujet est le même : mais dans ce cas la pièce est située dans la prison où la famille Calas<sup>21</sup> s'était volontairement fait enfermer en attendant le jugement sur la révision du procès qui avait décrété la peine de mort pour Jean Calas. Avec la complicité d'un des gardiens, Voltaire, travesti de façon appropriée, s'est fait enfermer dans la cellule à côté de celle de la famille Calas. Sûr de son triomphe, le philosophe veut profiter, sans se faire voir, du « spectacle joyeux offert par l'humanité vengée ». C'est un vieux domestique qui l'accompagne et qui ne cesse de le réprimander sur un ton débonnaire pour avoir imaginé un plan qui met en danger sa santé même :

LE DOMESTIQUE, *le faisant asseoir*

Monsieur, reposez-vous. Arrivé hier soir de Ferney ! À votre âge, les voyages fatiguent ; il n'y a qu'un instant encore, vous vous plaigniez de douleurs.

VOLTAIRE

Ce que je viens d'entendre m'a délassé. Mon voyage *incognito* à Paris ressemble en effet à une partie de jeune homme : mais tu le sais, le corps est usé, le cœur est toujours jeune, toujours ardent<sup>22</sup>.

174

L'anonymat ne sera pas conservé longtemps : après avoir reçu la nouvelle de la victoire au tribunal, le philosophe ne parviendra pas à contenir son émotion,

20 Jean-Baptiste Pujoulx, *La Veuve Calas à Paris, ou le Triomphe de Voltaire*, pièce en un acte et en prose, représentée pour la première fois à Paris sur le Théâtre-Italien le 31 juillet 1791, Paris, Brunet, 1791. Dans sa préface, l'auteur propose un « nouveau point de vue » sur un sujet (l'affaire Calas), que d'autres avant lui avaient exploité au théâtre : « Plusieurs auteurs ont pensé que le procès de Calas, présenté avec énergie, offrirait une grande leçon aux interprètes des lois, et j'ai cru que le tableau de la réhabilitation pourrait exciter dans les cœurs sensibles le désir de défendre les opprimés. Je suis parti dans la composition de cet ouvrage et de quelques autres, d'un principe qui n'est pas celui de bien du monde ; le voici : c'est que le tableau de la vertu récompensée est aussi puissant sur les cœurs que celui du vice puni parce que le théâtre n'exerce un véritable empire que sur les âmes qui ne sont pas totalement corrompues. L'effet des trois pièces que l'assassinat juridique de Jean Calas a fait naître, est peut-être plus que terrible, et j'avoue que je conçus ce petit drame dans l'espoir de répandre un peu de baume sur les plaies profondes et douloureuses que laissait ce spectacle trop vrai pour n'être pas déchirant. À cette intention se joignit le désir de présenter sous un nouvel aspect un homme que ses traits de bienfaisance auraient rendu célèbre, si son génie universel ne l'avait rendu immortel » (« Avertissement », p. 1). L'affaire Calas fut au centre de cinq pièces représentées entre le 17 décembre 1790 et le 31 juillet 1791 : voir Michèle Sajous D'Oría, « Voltaire et l'affaire Calas au théâtre : une vraie cause au service des mythologies révolutionnaires », *Philosophiques*, n° 1 (1994), p. 107-123.

21 Personnages de la pièce : la veuve Calas ; Pierre Calas, son fils ; ses deux filles ; Jeanne, leur servante ; M. Debeaumont, leur avocat ; M. de Voltaire ; le porte-clef de la prison ; un vieux domestique de M. de Voltaire.

22 *La Veuve Calas à Paris, op. cit.*, scène 2, p. 7.



oubliant de jouer le rôle qu'il avait décidé de jouer dans la cellule à côté de celle de Calas, celui du « méchant vieillard ennemi de Voltaire ». La famille qui a bénéficié de ses faveurs va accourir pour lui rendre hommage, en le saluant comme « le Patriarche de l'humanité opprimée » :

M. DE VOLTAIRE *cherche à se cacher le visage de son mouchoir,*  
*et dit, en levant les yeux au ciel*

Ô ciel !

Tous, *de même*

Se peut-il ?

M. DE VOLTAIRE, *dans le plus grand désordre*

Laissez, laissez...

MADAME CALAS, *vivement, avec délice*

Je l'ai vu... je mourrai contente.

VOLTAIRE, *très ému, faisant quelques pas pour sortir*

Laissez-moi m'arracher à des jouissances au-dessus de mes forces !

Tous (*avec force, les uns à genoux, les autres les mains tendues vers lui,*  
*et faisant une chaîne pour l'empêcher de sortir*)

Nous avons besoin de vous voir.

(*Ils se rapprochent tous de lui, le pressent dans leurs bras, l'accablent de caresses ; Jeanne est à ses pieds.*)

M. DE VOLTAIRE, *oppressé, se soutenant à peine*

Mes amis... mes enfants... je suis vieux... je suis faible... mon âme seule...  
ménagez-moi... (*Il tombe dans leurs bras.*)<sup>23</sup>

C'est un Voltaire idéalisé et sans défauts qui est présenté dans les pièces écrites et jouées pendant les premières années de la Révolution ; dans ces pièces est célébré, devant les spectateurs, le Patriarche qui a ouvert la voie à la régénération de l'humanité. Pour voir sur scène des anecdotes sur sa vie privée, il faudra attendre 1799, moment où le Patriarche de la Révolution sera remplacé par le Patriarche de Ferney, dont seront montrés les vertus publiques et de petits défauts privés. Dans la comédie *Voltaire, ou Une journée de Ferney*<sup>24</sup>, le philosophe, entouré et vénéré par les habitants du village suisse, arrivera à faire triompher l'amour de deux jeunes gens, qui lui témoigneront leur reconnaissance éternelle. L'image du philosophe est ici toutefois moins idéalisée : ce qui est montré, c'est

<sup>23</sup> *Ibid.*, scène 13, p. 29-30.

<sup>24</sup> Personnages de la pièce : Voltaire ; M. Tronchin ; M. Fausset, organiste ; Firmin, horloger ; Prospère Firmin ; le père Adam ; Georges Smitt, envoyé du roi de Prusse ; un concierge ; un Suisse ; Mme Denis ; Jeannette ; Baba, servante de Voltaire ; domestiques, paysans et paysannes.

sa propension à la colère (dans la scène 12, il laisse exploser sa colère à la lecture d'un article de Fréron<sup>25</sup>) et son « désordre » est aussi mis en évidence. C'est la domestique Baba qui le déplore avec Mme Denis :

MME DENIS

Qu'est-ce que c'est, bonne Baba ? Mon oncle vous tourmente.

BABA

Votre oncle ? C'est un homme qui, avec tout son esprit, n'aura jamais d'ordre... J'entre chez lui ce matin, je trouve une de ses pantouffles dans le feu, l'écritoire dans son lit et deux volumes de l'*Encyclopédie* sur sa perruque neuve<sup>26</sup>.

Les « défauts » qui avaient été reprochés à Voltaire par les adversaires de la Révolution au cours des premières années de cet événement historique sont tout à fait différents. Si pour les hommes du Monde Nouveau, le philosophe devait être compté parmi les bienfaiteurs de l'humanité, pour les partisans de l'Ancien Régime, il fallait considérer Voltaire non seulement comme l'un des principaux responsables de la dégradation de la société mais aussi comme l'ennemi implacable de la religion et du trône. À la nouvelle de la translation de ses restes au Panthéon, leur dédain et leur indignation ont été unanimes. Nous pouvons en trouver le témoignage dans l'un des très nombreux pamphlets anonymes qui circulaient clandestinement dans les milieux aristocratiques :

Ô Dieu ! dont les jugements sont incompréhensibles, je suis au dernier rang parmi ceux qui dans ce siècle pervers invoquent encore votre saint nom ; mais quand on met le comble aux scandales, quand on imagine les nouveaux moyens de braver votre colère, quand on décerne un triomphe à l'impiété la plus effrénée, peut-il m'être défendu d'élever la voix ? Avec une pompe toute païenne on a conduit à l'église de Sainte-Geneviève les odieux restes et l'image du patriarche des incrédules ; de ce forcené qui, pendant sa longue vie, assis dans la chaire empestée, prit son plaisir principal à vomir des sarcasmes blasphématoires ; qui fut le précurseur de l'Antéchrist ; qui en fit le personnage, et passe pour avoir osé

25 « VOLTAIRE, seul (*Il prend les journaux.*). *La Gazette de France*, le *Mercure*, *L'Année littéraire*... Fréron, Fréron ! Voyons quelles nouvelles injures m'adresse le maraud. (*Il parcourt la feuille.*) Justement... (*Il lit.*) "M. de Voltaire, haut et puissant seigneur de Ferney, ne cesse de lancer dans le public des brochures obscènes et des libelles où, malgré toute l'adresse de l'auteur, on voit percer, à chaque page, l'athéisme le plus révoltant..." L'impudent coquin ! Moi athée ! moi professeur l'athéisme, ce système absurde, destructeur de toute morale ! Je l'ai dit et je le répète : "Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer." Heureusement tout le monde ne pense pas comme monsieur le journaliste. [...] Pourquoi diable aussi m'avisé-je de lire un pareil barbouilleur ! » (*Voltaire, ou Une journée de Ferney*, op. cit., p. 17-18).

26 *Ibid.*, acte I, scène 4, p. 6.

dire, par une vanterie atroce, qu'il l'était en personne. Et c'est à ce monstre qu'on a décerné les honneurs sacrilèges d'une apothéose ! Et ses ouvrages licencieux, qui ont provoqué votre courroux, qui ont empoisonné la nation, on les a promenés fastueusement dans la capitale ! Que ceux, oh mon Dieu, dont une fête si profane n'a pas souillé les regards ; que ceux qui, par votre grâce, se reprochant la curiosité inconsidérée qui les a portés à en être spectateurs, se réunissent pour vous demander pardon des crimes qui ne sont devenus croyables que parce qu'ils ont été commis. Parlez au cœur et des ordonnateurs et des exécuteurs d'une farce vraiment anti-chrétienne. Ouvrez leurs yeux, et faites-leur sentir que des excès si criants n'ont pu être devant vous qu'une abjuration publique de la religion sainte que votre divin fils est venu établir sur la terre. Convertissez-nous tous et détournez de dessus nous votre colère. Ainsi soit-il<sup>27</sup>.

Le « patriarche des incrédules » est devenu tout de suite le personnage d'une tragicomédie écrite et publiée en Italie, dont le titre est *Voltaire muore come un disperato in Parigi* [*Voltaire meurt comme un désespéré à Paris*]<sup>28</sup>, dans laquelle le philosophe était accusé de toute une série d'infamies commises aux dépens du monarque et de la religion. En France, il a fallu en revanche attendre 1817 pour assister à la publication, par son exécuteur testamentaire, du drame en trois actes écrit par le chanoine de Meaux dont le titre est *Voltaire et son génie : son arrivée et son triomphe dans l'autre monde*<sup>29</sup>. Voltaire y est représenté en compagnie de son ange gardien, qui l'a guidé et conduit dans toutes les actions de sa vie. Apparemment bon et inoffensif, l'ange s'avèrera être Satan en personne, prêt à accueillir avec tous les honneurs, sur un char en feu, l'ennemi implacable du christianisme :

#### LE GÉNIE INFERNAL

Allons, grand homme, tes talents et ton mérite vont encore être couronnés sur un nouveau théâtre. Voici le moment de la gloire, monte sur ce char.

27 *Amende honorable à Dieu et à Sainte Geneviève*, s.l., s.n., 1791.

28 Sebastiano Caprini, *Voltaire muore come un disperato a Patigi*, tragicommedia in cinque atti [*Voltaire meurt comme un désespéré à Paris*, tragicomédie en cinq actes], Assisi, per Ottavio Gariglia, 1792.

29 Bros, *Voltaire et son génie : son arrivée et son triomphe dans l'autre monde*, drame en trois actes et en prose, ouvrage posthume de feu M. Bros, ancien chanoine de Meaux, publié par M. Crussaire, son exécuteur testamentaire, Paris, chez l'éditeur, 1817. Personnages de la pièce : l'ombre ou l'âme de Voltaire ; son génie familier ; son ange gardien ; l'abbé Gautier, son confesseur ; La Harpe, son disciple et son ami ; un prêtre de la Communauté de Saint-Sulpice, massacré depuis au mois de septembre ; troupe d'académiciens et de comédiens ; députés de leurs Corps assemblés à l'Hôtel de Villette ; M. de Beaumont, archevêque de Paris, et son Conseil ; le curé de Saint-Sulpice ; grande réunion d'esprits célestes assistant au jugement de Voltaire ; Michel, président de l'assemblée ; l'ange protecteur de la religion chrétienne ; l'ange protecteur de la France ; Uriel, ange du soleil ; plusieurs génies infernaux.

VOLTAIRE

Monstre infernal ! Il ne te suffit d'être cruel et barbare à l'égard d'un malheureux client dont tout le crime est de s'être dévoué à ton service ; tu oses plaisanter sur l'horreur de ma destinée !

LE GÉNIE

Mais sur qui, à commencer par moi, n'as-tu pas plaisanté toi-même. C'est toi qui m'as appris quelque chose de cet art que tu possédais si parfaitement. C'est cependant, toute plaisanterie à part, que je t'ordonne de monter sur ce char.

VOLTAIRE

Quoi ! Sur ce char de fer brûlant ?

LE GÉNIE

Il ne le sera pas pour toi seul, puisque j'y monte avec toi, et que je daigne associer ma destinée à une vile créature.

VOLTAIRE

Et sera-t-elle moins horrible pour moi ? Non, je ne monterai pas sur ce char de douleurs.

LE GÉNIE

Je vois bien qu'il faut faire violence à ta modestie. Portez-le sur ce char, puisqu'il ne veut pas y monter ; entourez-le des trophées de sa gloire, c'est-à-dire de ses ouvrages. Qu'on me donne son chef-d'œuvre, son poème de *La Pucelle* ; je vais lui faire une couronne et la poser sur sa tête. (*Il lui fait une espèce de couronne avec le cahier où le poème est écrit, et Voltaire redouble ses lamentations.*)<sup>30</sup>

Les accusations contenues dans cette pièce font écho à celles insérées dans un drame qui s'intitule *Voltaire triomphant, ou les Prêtres déçus*<sup>31</sup> publié clandestinement. L'auteur, Anacharsis Cloots (qui avait naturellement gardé l'anonymat), y dépeignait les derniers jours de Voltaire, aux prises avec les confesseurs qui étaient déterminés « à veiller au salut de son âme ». Le refus du philosophe de tout type de réconfort religieux est présenté ici sous une lumière positive ; le drame contient cependant des passages intéressants dans lesquels apparaissent certaines des terribles accusations que les détracteurs de Voltaire imputaient à celui qui, dans la pièce, est plusieurs fois défini explicitement comme « le patriarche des incroyants » :

<sup>30</sup> *Ibid.*, acte III, scène 9, p. 71.

<sup>31</sup> Anacharsis Cloots, *Voltaire triomphant, ou les Prêtres déçus*, drame, s.l., s.n., 178[?]. Personnages de la pièce : Voltaire ; le marquis de Villette ; La Harpe ; La Fortune, secrétaire de Voltaire ; le curé de Saint-Sulpice ; l'abbé Gautier, supérieur de la Maison des Incurables ; La Pilule, garçon apothicaire.

Désolante abomination ! Apostat infernal, monstre, tu périras, assassin, empoisonneur, pédéraste<sup>32</sup> !

Il existe donc du Patriarche deux images différentes qui se succèdent dans les œuvres théâtrales de la période révolutionnaire et impériale : des images dont nous n'avons pu que tracer ici certaines lignes sommaires. Le théâtre de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle est devenu la « caisse de résonance » des actions et des paroles du philosophe de Ferney, présentées, selon les cas, de façon positive ou négative. Leur écho contradictoire s'est fait entendre tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, aussi bien en France qu'en Italie (et c'est l'objet de nos recherches les plus récentes), des pièces les plus purement politiques (comme *Voltaire* de Cesare Bellani della Pace<sup>33</sup> ou *Cuore e Arte* [*Cœur et Art*] de Leone Fortis<sup>34</sup>), à celles construites autour d'anecdotes (comme *Voltaire chez Ninon* de Moreau et Lafortelle<sup>35</sup> ou *Voltaire à Francfort* d'Ourry et Brazier<sup>36</sup>) ; pièces qui laissent en réalité plus de place au jeune Voltaire qu'au Patriarche. Mais c'est l'objet d'un futur approfondissement de la recherche sur ce thème que nous sommes en train de mener.

32 *Ibid.*, scène 12, p. 25.

33 Cesare Bellani della Pace, *Voltaire e Pietro Gualandi*, Firenze, Tipografia del Vocabolario, 1881.

34 Leone Fortis, *Cuore e Arte, azione drammatica in sette parti* [*Cœur et Art, action dramatique en sept parties*], Milano, per Borroni e Scotti, 1855.

35 Charles-François Moreau de Commagny, Lafortelle, *Voltaire chez Ninon*, fait historique en un acte et en prose, Paris, Barba, 1806.

36 Maurice Ourry, Nicolas Brazier, *Voltaire à Francfort*, comédie anecdotique en un acte mêlé de couplets, Paris, Riga, 1831.